



**Anne-Marie Filaire –  
Colonie israélienne  
de Maale Adumim,  
Palestine, juillet 1999.**

**« La lumière et la  
violence sont la beauté  
que je suis venue  
chercher. »**  
Anne-Marie Filaire

## PHOTOGRAPHIE

# Anne-Marie Filaire, la possibilité des images

La photographe s'est installée dans le temps en Palestine pour témoigner à partir des bouleversements du paysage. Ce faisant, elle s'inscrit dans l'histoire de la représentation des peuples.

Marseille (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale.

Imaginez que la mission de la Datar ait confié une commande à Anne Marie Filaire et que le résultat de ce travail de subtile observation et de fine documentation au long court se retrouve, majoritairement en noir et blanc, sur les cimaises d'un musée. C'est ce qui se passe, avec son exposition « Zone de sécurité temporaire », dans les salles du fort Saint-Jean, à Marseille.

En Auvergne, où la photographe forme son œil, enfant, la campagne est immuable, comme si rien ne venait l'altérer. Du coup, on s'arrête sur l'épaisseur du temps, les souvenirs enfouis.

Au Moyen-Orient, où elle transpose cette même démarche, l'appareil photo devient un sismographe enregistrant tensions et tremblements d'une terre à l'heure où, colonisée, sa culture et ses frontières ignorées, ses repères bousculés, le sang y coule.

### Donner forme à la claustrophobie

Le travail d'Anne-Marie Filaire est anti-spectaculaire. Mené sur plusieurs décennies, il plonge, pourtant, dans les mutations d'un paysage chahuté par les soubresauts de la géopolitique mondiale. Un voyage à Jérusalem, après la seconde Intifada, lui permet de deviner les premières traces de l'occupation autour de la ville. Ayant appris l'arabe, elle arpente aussi la Cisjordanie, Gaza et retourne régulièrement en Palestine où elle engrange de sacrés repères.

Puis, vient la construction du mur de séparation, qui lui donne le sentiment que « l'enfermement se matérialise sous (ses) yeux ». Ses photos respirent la claustrophobie. Il faut se méfier de l'idée selon laquelle ses images ne montreraient rien ou presque. Les apparences sont trompeuses. Parfois, le paysage ne se ressemble plus, il s'est

perdu, effacé. On n'a pas le « ça a été » photographique qui autoriserait la comparaison. Mais le miracle, avec Anne-Marie Filaire, c'est qu'elle donne à sentir ce qui s'est évanoui, escamoté, ce qui, devenu invisible, reste présent dans son imaginaire et celui des Palestiniens. Une histoire de territoires volatilisés, de frontières mouvantes qui questionnent la représentabilité de

l'Histoire en train de s'écrire et posent cette question : peut-on encore trouver refuge dans le paysage ?

De 2000 à 2005, faisant « un saut arrière dans le temps », elle photographie le Yémen. En 2006, on la retrouve dans la banlieue sud de Beyrouth, ses immeubles encore effondrés, flanqués de trous d'obus. Elle se rend aussi en Érythrée, à la frontière éthiopienne, là où règne une violence extrême. Tout se passe comme si Anne Marie Filaire prenait les mêmes routes que les photojournalistes, mais pour s'en éloigner en braquant son objectif, loin de l'actualité toute chaude, sur des espaces traumatiques.

Aux humains, d'ailleurs peu présents sur ses clichés, elle préfère la mélancolie de la lumière sur les pierres, toutes les nuances de gris et la poésie qui se dégage de ces cruelles zones de contact et de séparation. « Elle nous apporte des images manquantes », estime la commissaire de l'exposition, Fannie Escoulen. La scénographie modulable et apparente d'Olivier Bedu, qui invite le regard à circuler d'une image l'autre, est particulièrement adaptée à ce travail de terrain qui parle aussi d'engagement et d'intime. ●

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 29 mai au fort Saint-Jean à Marseille  
La monographie publiée par Textuel avec le soutien du Cnap (224 pages - 55 euros) est magnifiquement imprimée et comprend des textes de Jean-Christophe Bailly et de Geraldine Bloch